

## Dieudonné



l'entrée d'un village de Normandie, nommé A... , on remarque une petite maison toute neuve, propre, avec un air d'aisance qui fait plaisir à voir. C'est une de ces petites boutiques de campagne où l'on trouve de la mercerie, des étoffes et des denrées.

Au comptoir, une bonne vieille tricote d'ordinaire ; un vieillard est souvent assis à la porte, jouissant tranquillement du bon air.

Quel est ce vieillard ? quelle est cette bonne femme ? quelle est cette maison ? En deux mots, voici leur histoire, instructive pour bien des pères et mères de famille.

A cette place, alors isolée, du village, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant naquit. C'était la huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à faire vivre les sept premiers. Cette famille, d'ailleurs considérée, avait eu toutes sortes de malheurs, et elle était tombée dans la dernière indigence. Point de feu dans la cheminée, point de pain dans la huche ; le père était malade, la mère presque mourante ; les enfants, qui n'avaient point soupé, grelottaient, entassés sur la paille, tâchant de se réchauffer un peu.

Heureusement une pauvre voisine se trouvait là. Elle courut chercher le curé, pour qu'il le baptisât tout de suite, car elle craignait qu'il ne pût vivre jusqu'au jour. Le curé ne tarda pas à paraître.

— Tenez, monsieur le curé, lui dit tristement le père, voici un pauvre petit qui arrive mal à propos ! Comment le nommerons-nous ?

— Nous le nommerons Dieudonné, répondit le curé, car c'est Dieu qui vous le donne très à propos pour vous consoler et vous secourir. Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre. Vous allez voir cela tout de suite, mon ami, et vous le verrez tous les jours.

Tandis que le curé parlait, sa servante entra dans la chaumière, ayant au bras un panier d'où elle tira du linge et des provisions. Retournant ensuite à la porte, elle revint avec du bois.

— Ah ! monsieur le curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions !

— Remerciez Dieu. J'ai quêté dans le village, et Dieu ne permet pas qu'on rencontre des cœurs assez durs pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

La servante fait un bon feu. On enveloppe le petit, on le baptise, on le met auprès de sa mère qui pleure de joie ; le curé se retire, oubliant son manteau. En même temps, la voisine s'en va dans l'autre chambre, les mains chargées de pain, de viande et de fruits, elle dit aux sept enfants :

— Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieudonné.

Dieudonné commença d'être un grand crédit dans la famille.

On fut quelque temps sans trop savoir s'il voudrait vivre. Il était faible à faire pitié, mais il n'en tenait que mieux sa place dans la maison et dans le pays. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents. Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail. La charité les faisait préférer même aux ouvriers plus habiles. "Ils ont huit enfants", disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Ils justifiaient d'ailleurs cette bonne volonté générale. Laborieux, honnêtes, bons chrétiens, d'autant plus fidèles à demander le pain quotidien que jamais il ne restait rien du pain de la veille, ils ne devenaient point riches, mais en somme ils avaient le nécessaire, et de temps en temps quelque bonne aubaine les mettait au large.

— C'est Dieudonné, disaient-ils, qui nous vaut cela. M. le curé l'a bien nommé.

Une des grandes choses que Dieudonné fit pour ses parents, même avant de savoir parler, fut de placer son frère aîné. Une dame chrétienne des environs, voulant attirer la protection de Dieu sur son propre fils, résolut de faire élever à ses frais quelque petit garçon choisi dans une famille nombreuse et indigente. Les familles nombreuses et indigents ne manquaient pas ; il y avait ici cinq enfants, là six, là sept ; mais chez les Dieudonné ils étaient huit, et de la pauvreté à revendre. Le frère de Dieudonné fut choisi. Il ne coûta plus rien à ses parents, il apprit un état, et l'on entrevit le moment où il viendrait lui-même au secours de la maison, comme il y est venu fidèlement, en brave chrétien. En attendant, la famille n'y perdit pas. L'absent comptait toujours ; Dieudonné était toujours le huitième. La dame lui fit une visite, et donna quelque chose pour réparer la chaumière ; la neige et le vent n'entrèrent plus dans la pauvre demeure où le bon Dieu avait mis huit enfants.

Cependant ce fameux Dieudonné ne se hâtait point de devenir grand et fort. Son père craignait de le perdre.

— S'il meurt, ce sera un petit ange, disait le curé ; il vous protégera toujours. Nous avons besoin de protecteurs au ciel. Mais, soyez tranquille, j'ai idée qu'il vivra.

— Il ne pèse pas quinze livres, disait le père.

— S'il était plus lourd, disait le curé, sa sœur aurait de la peine à le porter.

— Jamais il ne pourra manier la pioche et conduire la charrue, reprenait le père.

— Eh ! reprenait le curé, n'y a-t-il sur la terre du pain que pour le laboureur ? Nous lui apprendrons à tenir un autre outil. Laissons